

rogent sur certaines formes du travail une véritable dictature ; ils contribuent à faire naître ou à développer les maux redoutables du salariat et du prolétariat industriel, qu'ils légèreront à l'ère moderne.

Prédominance de la moyenne et de la petite bourgeoisie, de la petite industrie et du petit commerce dans les villes. — Si la crise née de la formation et de l'esprit envahissant de la bourgeoisie capitaliste fut alors moins grave que dans les siècles suivants, c'est qu'elle a été atténuée par la puissance que la force du nombre et de l'association donnait à la petite et à la moyenne bourgeoisie. Cette classe, composée des petits propriétaires urbains, de la masse des fonctionnaires, et surtout des commerçants et des maîtres des métiers, formait dans la plupart des villes la grande majorité de la population, à Bâle, par exemple, 95 p. 100. Elle se contentait de fortunes modestes ; celles de 2.000 à 10.000 florins étaient assez répandues au xv^e siècle en Allemagne dans la moyenne bourgeoisie. A Bâle *un cinquième* des bourgeois possédait en moyenne 200 à 2.000 florins, et *un tiers*, parmi lesquels beaucoup d'artisans, entre 30 et 200 florins. En France, les bourgeois de cette catégorie donnaient d'ordinaire à leurs filles l'équivalent de 500 à 2.000 francs de dot. Cette classe nombreuse, en général animée de l'esprit de travail et d'épargne, peu soucieuse des aventures, mais de caractère souvent indépendant, était l'objet des ménagements de l'État monarchique, qui l'associa souvent au gouvernement, et lui abandonna une part considérable de l'administration urbaine, où elle admettait la participation des éléments populaires eux-mêmes.

Elle était en effet, pour la société, un élément précieux de vitalité et de stabilité. Son ardeur laborieuse ne se ralentissait pas. A chaque instant, on y voyait surgir de nouvelles professions dans le cadre antérieur du petit commerce et de la petite industrie. A Francfort-sur-le-Mein au xv^e siècle se